



Mélancolies

Nous avons cherché un fil conducteur, suivi patiemment et comme à rebours les chemins parcourus au cours des cinq dernières années. Nous avons pour ambition de dresser le bilan de nos activités, pour mieux les comprendre et les faire devenir. On ne sait jamais exactement ce que l'on a fait, n'est-ce pas, sinon à prendre un peu de recul. Qu'avions-nous exposé ? Quelles œuvres et pourquoi ? L'extraordinaire diversité et la beauté des œuvres de la collection nous éblouissent, aujourd'hui comme hier. Et l'évidence, pour nous, que la question du handicap mental ou des dites déficiences cognitives devient secondaire lorsque l'on cherche à identifier d'un mot, à saisir d'un regard, à traduire d'un geste ce qui, devant ces images, ne cesse de nous mettre en mouvement. C'est là, au reste, depuis le début, le cœur de notre réflexion : affranchir la collection de la bien-pensance et des représentations convenues de la marge, de la différence, de l'altérité. Celle-ci, en effet, n'est pas d'essence mais d'institution ou de circonstance. Pour qui sait l'accueillir, l'altérité est une forme d'intériorité communément partagée. Alors quelles émotions, quelles énigmes, quelles beautés, quelles vérités ? Sous quel alizé la collection, depuis cinq ans, avait-elle pris son envol , sinon celui, avons-nous enfin compris, de la mélancolie ? La mélancolie n'est ni la joie, ni la tristesse ; ni le souvenir, ni l'oubli ; ni la beauté, ni la laideur ; ni l'espoir, ni le désespoir ; ni le désir, ni le renoncement ; ni le manque et ni le plein mais le lieu d'où chacun nous sommes autre et d'où, sans cesse, nous devenons.



Mélancolies...

Qu'est-ce que la lumière ? La blancheur ? L'évidence ? Le bonheur ? De qui ou de quoi sommes-nous redevables ? Où en sommes-nous avec la beauté ? Le silence ? La délicatesse ? Existe-t-il un point d'équilibre ou d'apaisement ? La retenue et la générosité sont-elles compatibles ? Où en sommes-nous avec la mémoire et avec l'oubli ? Où en sommes-nous avec la culpabilité ? Qu'est-ce que la justesse des formes, des matières, des volumes ? À quoi sert un musée ? Où en sommes-nous avec la dissimulation, le mensonge ou la vérité ? Qu'est-ce que l'innocence ? Et que veut dire « Enfance de l'art » ? Où en sommes-nous avec l'histoire, la réalité et son absence ? Quel est l'état de nos émotions ? À quoi sert un musée ?

Mille vies en nos vies emmêlées, mille sangs et mille peurs, mille besoins de mince éternité, mille fois la semence répandue pour dire « Je me ris du temps ». Mille fois poser son chapeau, mille fois ouvrir la porte et mille fois la refermer. Je lave à grande eau la cruche à laquelle je vais boire. Le temps est-il un multiple de mille ?

La mort n'existe pas

La mort n'existe pas, mais la matière seule, en attente, qui brûle et se consume. La mémoire est un théâtre de papiers. Le temps est sous la peau. On n'a peur de rien, on a peur de tout. On est en vie. C'est d'avoir vu que l'on regarde, d'avoir lu que l'on écrit. Le temps est-il un multiple de mille ? On se tient au milieu des choses. On constate l'ampleur des dégâts. On pense à hier et on pense à demain. On s'éveille. On connaît des moments d'exaltation : « Je serai le pain d'herbes rouges qui lève sous ta peau, sapin de brume, l'arbre en chemise aux portes de tes nuits, je ne boirai qu'à ta source, tu seras mon unique mensonge ». La mémoire est-elle la matière première de l'oubli ?



À l'abri des bruits terrifiants qui déferlent sur le monde – les violences, les menaces, les dénis, les obscènes cécités qui sont l'actualité –, nous nous tenons dans notre cabane, au Trinkhall, célébrant, envers et contre tout, modestement, ambitieusement, ce que nous appelons la puissance expressive des mondes fragiles. Nous nous tenons dans notre cabane où nous prenons soin des lucioles que nous portons en bannière, les œuvres de la collection, qui ne cessent de venir à nous, tenant d'un commun si précieux et pourtant aujourd'hui humilié, les gestes de la création déployés, partout dans le monde, envers et contre tout, dans l'intimité compagne des ateliers, l'énigme vivifiante des altérités partagées.

Plus que jamais, nous voulons tenir, dans notre maison de paille, portes ouvertes à qui nous fait l'amitié d'une visite – des enfants en pagaille, des couples qui se tiennent par la main, des promeneurs, des étrangers, des familiers, des amateurs, des poètes, des amis. Parfois la lumière chante sur les parois du musée, où se dépose l'ombre des branchages, le souvenir – heureux – du cèdre du Liban, des arbres anciens et des arbres nouveaux. Faudrait-il renoncer à la joie ou, tout pareil, à la mélancolie, cousues du même fil – un point de légèreté, un point de gravité –, qui assemble nos yeux, nos émotions, nos existences ? Aux cimaises du musée : des raisons d'espérer, envers et contre tout !



Le sentiment d'exister est-il nécessairement lié à une position de périphérie ? L'artifice est-il la condition de la vérité ?

—

Quoi qu'il en soit de nos errances, de nos désirs, quoi qu'il en soit des promesses, un visage est toujours le même. Rien à faire ! C'est toujours lui que l'on retrouve. Le visible est tenu par les haubans et les cordages de nos yeux. Alors, s'il fallait poser une seule question, ce serait celle-ci : comment manœuvrer avec ces yeux-là ?

—

Je suis le sentier d'herbes sèches et la pierre naufragée.
Tombe en silence et ne te soucie de rien.
De ses yeux d'algues noires, la mer invisible te regarde et t'attend.

—
